

HABELARD ET LOLA

<http://www.unepageparjour.com> (texte)

<http://leblogdeboudard.over-blog.com> (dessin)

III

A la rentrée suivante, Lola était en troisième au collège Pierre de Nolhac, à Versailles. Plus de car scolaire brinquebalant dans les chemins creux du bocage, mais la lente traversée de rues éperdument grises, dont les noms évocateurs de guerriers endeuillés, de Maréchal Foch, de Général Hoche, de Général Joffre, rattachaient sans cesse cette ville bizarre aux démons d'un passé qu'elle n'arrivait pas à oublier.

Aux récréations, Lola se surprenait à retrouver les mêmes visages, les mêmes attitudes que dans son petit collège de campagne. Les mêmes filles maquillées, dans les bras des mêmes garçons aux nuques massives et aux poings épais. La différence était ailleurs. Dans ce carré de gazon trop vert, trop ras, trop étroit, sans arbre pour rêver, sans fleur pour y laisser flâner son esprit, sans odeur, sans vers de terre, sans merle à l'œil rond. Le bitume avait dévoré la cours. Lola s'ennuyait, assise sur le parapet du fond, sans ami pour gambader.

Heureusement, Lola se retrouva dans la classe de Mademoiselle François, Agathe-Aglaré François, professeur d'éducation physique et

sportive. Guadeloupéenne d'origine, Agathe-Aglaré fut quelques années considérée comme l'une des plus prometteuses athlètes de sa génération, spécialisée dans les course de demi-fond, jusqu'au jour, où, après une mauvaise chute, elle avait du abandonner la compétition. Alors, quittant son île parfumée, elle s'était retrouvée ici, à Versailles, face à ces enfants bien nés, peu motivés pour l'effort physique et le combat contre soi-même.

Mademoiselle François, comme chaque début d'année, emmena sa petite troupe ronchonne dans le bois de Fausses-Reposes, pour leur dégourdir les poumons et mesurer leur capacité de résistance. Lola s'étonna de cette professeur, si différente de tous ceux qu'elle avait connus jusqu'ici, qui restaient planqués sur leur rondin de bois, attendant que le cours se terminât. Agathe-Aglaré courait avec eux. Elle les encourageait de la voix, ramenait les retardataires, poussait les flemmards, redressait une silhouette tordue, allongeait la foulée d'une autre, conseillait un troisième. Lola restait devant, mais dès qu'elle accélérât, Agathe-Aglaré la rattrapait, lui demandant de ralentir. Ils devaient tous courir ensemble. Alors, Lola ralentissait, amusée d'entendre dans son dos le souffle rauque des garçons massifs. Puis, l'heure venue, il fallut marcher, pour permettre aux toxines de s'évacuer lentement. Les mots d'Agathe-Aglaré restaient toujours précis, pédagogiques, sans emphase ni cris inutiles. On l'écoutait. Contrôle du pouls. Comme d'habitude, Lola annonçait quarante-deux quand les plus forts donnaient fièrement soixante-dix, la plupart s'arrêtaient sur quatre-vingt et quelques uns, le visage rouge et le souffle court, dépassaient encore les cents pulsations à la minute. Comme d'habitude, Lola entendait des ricanements moqueurs. Mais, cette fois, la professeur s'approcha d'elle, étonnée. Elles marchèrent côte à côte, en silence, puis Mademoiselle François prit le poignet de la jeune fille dans ses doigts, et compta. Sans rien dire. Elles marchèrent encore. Elle compta de nouveau. Elles marchèrent une troisième fois. Puis attendirent, sans bouger. Elle recompta. Trente cinq. Trente cinq. Trente cinq.

Lola distingua un filet de larmes dans les yeux de la jeune femme. Qu'elle essuya bien vite d'un beau sourire.

Trente cinq ! Sais-tu ce que cela veut dire, Lola ?

Non, Mademoiselle, je ne sais pas.

Tu es meilleure que moi. Tu as un potentiel énorme, incroyable ! Je n'ai jamais vu cela !



Un instant, Lola laissait son regard s'évaporer vers les cavaliers, qu'elle distinguait en contrebas de Fausses-Reposes. Les montures souples glissaient sur l'herbe, légères comme des oiseaux. Les couettes des filles, sous les bombes noires, sautillaient avec grâce dans l'air doré de septembre, accompagnant l'insouciance de leur jeune âge.

Agathe-Aglaré lui proposa de s'inscrire à l'association sportive, dont elle assurait les entraînements d'athlétisme. Lola accepta, émue qu'un professeur, pour la première fois de sa vie, s'intéressât à elle, pour ce qu'elle était, et non pour ses piètres résultats scolaires. Elle oublia les chevaux et s'en revint au collège, un peu plus guillerette que d'habitude.



Les entraînements du mercredi se déroulaient au stade Montbauron. La première fois, Lola s'étonna de la masse imposante des lourds gradins de béton, qui s'étiraient sous la grisaille, vides. Impressionnée, frileuse sous le vent qui parcourait la piste rouge et mouillée, elle marchait en frissonnant, à la sortie du vestiaire, cherchant des yeux Mademoiselle François. La pelouse rase, d'un vert magique, lui semblait surnaturelle. Agenouillée, elle caressait de ses paumes l'herbe humide, semblable au carré de gazon du collège. Une herbe drue, serrée. Puis elle palpa le tartan de la piste, surprise de cette élasticité, qui lui rappelait les travées argileuses des chemins creux, qu'elle avait si longtemps parcouru dans son bocage.

Lola ! Lola !

Agathe-Aglaté, à quelques mètres de là, lui faisait de grand signe de la main, toute souriante, au milieu de la petite troupe qu'elle animait. Lola ne reconnaissait aucun de ces adolescents, filles et garçons, qui l'accompagnaient. Mais elle se joignit à eux de bon cœur, heureuse de participer à une activité pour laquelle ses jambes la démangeaient. Même si les premières foulées sur ce sol étrange, synthétique, lui parurent désagréables. La terre et l'argile lui manquaient. Le contact n'était pas le même sous ses pieds. Mais la brise humide, le chant des semelles dans les flaques, puis l'envol du corps, au fur et à mesure des tours de pistes, cette sensation si douce des poumons qui s'entrouvrent, du cœur qui s'accélère, des

pores de la peau qui s'écarquillent, et des pensées qui vagabondent, rythmées par la seule mélodie des talons sur le sol, bien vite cette régularité infinie, apaisante, porta Lola loin de tout ennui.

Un samedi d'octobre, pluvieux, Agathe-Aglaré emmena sa nouvelle protégée au Challenge d'Automne, un mini-cross organisé dans les bois de Fausses-Reposes. Inquiète, à demi dissimulée derrière le tronc noueux d'un vieux chêne, Lola regardait la foule adolescente, chaussée de running dernier cri et vêtue de maillots fluorescents. Ils venaient de toute l'Île de France, lui avait expliqué mademoiselle François, de Bretagne et de Normandie, aussi, voire de Picardie. La fine fleur des jeunes coureurs ! Lola partit avec une boule dans le ventre. Les autres coureurs s'élançaient comme des bombes. Ils en venaient de tout côté, qui déboulaient à toute vitesse, à droite, à gauche, des garçons, des maigres, des noirs, des gros, des filles, des blancs, tous différents, mais tous identiques, soufflant plus fort que des trains. Au bout de cinquante mètres, Lola pensa s'arrêter, un point de côté violent déchirant ses flancs, l'air en fusion brûlait ses poumons, ses jambes ne la portaient plus. Le chemin escarpé, entrecoupé de racines surnoises et de flaques d'eau furtives, semblait rire sous ses maigres foulées, amusé par ses virages ironiques qu'il se plaisait à prendre entre les troncs surbaissés et les taillis gorgés d'eau. Puis Lola serra les poings. L'image de ses courses débridée avec Habélard montait à son esprit. Habélard. Elle reprit petit à petit le terrain perdu. Déjà, certains rendaient l'âme, appuyés sur un tronc, crachant, toussant, éreintés d'avoir cru en des forces illusives. Lola revenait. Elle entendait dans sa tête une musique légère, des galops rapides, le chant des sabots suçant la glaise humide. Une dernière montée. Elle distinguait déjà le fil rouge de l'arrivée. Un sang chaud la parcourait tout entière. Elle accélérât, rattrapant des filles essoufflées, des garçons au visage rouge. Une grande fille, devant elle, lui barrait la route. Elle pensa la doubler, mais elle se retrouva par terre, roulant dans la boue. L'autre continuait, sans se retourner. D'autres passèrent encore, écrasant ses mains. Avec peine, elle se releva, le regard noyé de rage. L'arrivée franchit, elle sentit Agathe-Aglaré qui l'enveloppait dans une couverture de laine douce.

Vingt-huitième ! Vingt-huitième ! C'est génial, la rassurait-elle. Pour ta première course.

C'est nul, oui ! Lola sanglotait presque.

Mais non ! Tu vas voir, je vais t'apprendre à allonger ta foulée. Je vais t'apprendre à dompter ton corps, pour que ta force sauvage jaillisse au bon moment, comme un élan brut, invincible, qui t'emmènera grimper sur les podiums.



Les entraînements s'enchaînèrent aux courses et vice-versa. Un samedi sur deux, Agathe-Aglaré conduisait Lola dans sa petite kangoo, sur les routes d'Ile de France. La musique joyeuse des îles à tue-tête, la buée d'hiver sur les vitres closes, les fou-rires, les demi-tours au milieu des villages, quand le tomtom les égarait entre deux départementales oubliées, les plats de spaghettis avalés dans des auberges seventies, aux saveurs d'un vieux film en noir et blanc, des petits bois enneigés, aux chemins glissants, des routes cailloutées sur lesquelles il ne fallait pas tomber, des courses annulées, des dossards sans numéros, des arbitres en pyjamas, tirés d'une grasse matinée agitée par une horde d'adolescents en baskets, des tracés

aléatoires, aux contours de craie délavés par les intempéries, ou qui se perdaient sous les feuilles mortes. Chaque course était unique. Riche. Une aventure en elle-même. Lola croisait des visages, parfois les mêmes, parfois différents. Certains souriaient, d'autres restaient renfrognés. On échangeait des adresses, parfois, quand la solidarité dans la montée d'une côte glissante et raide, ou la réussite d'une échappée à deux, rendait l'effort collectif et amical. Lola s'aguerrissait. De sa première victoire, elle gardait un souvenir amusé, plutôt qu'ému, car, inscrite sur un cross mineur, alors que des compétitions plus importantes se déroulaient ce samedi-là, elle n'avait eu pour adversaires qu'une poignée de filles du village, sympathiques, mais peu rapides. Elle avait fait la course loin devant, sans forcer, et la médaille qu'elle y avait glanée ne brillait pas d'un éclat suffisant à ces yeux. Mais d'autres courses l'avaient vu vaincre des adversaires de taille, des compétiteurs habitués aux honneurs, qui ne reconnaissaient plus la frêle Lola des premières semaines. Ses mollets s'étaient fuselés, ses cuisses s'étaient durcies, ses bras devenaient des ailes.



Au retour des beaux jours et des courses sur piste, Lola portait fièrement sur ses épaules le souvenir de Habélard. Mieux que ses adversaires, elle humait l'atmosphère, sentait le vent, mesurait

l'humidité, l'électricité, les ondes cosmiques, elle regardait le ciel, savait reconnaître dans le creux des masses nuageuses le visage de la course, lisait dans une rangée d'arbres et un vol d'hirondelles le contour des échappées, elle s'accrochait au sol, elle s'enroulait avec la corde, elle laissait venir et accélérât dans l'embuscade, elle restait sur les talons des meneurs, les fatiguait de son souffle inépuisable et les asphyxiait, dans un coup de rein rageur, en plein effort, les laissant loin derrière, en apnée, suffoqués, à l'agonie. Lola vivait les courses. Agathe-Aglâé, samedi après samedi, coupes après coupes, médailles après médailles, s'étonnait d'avantage de la transfiguration de sa protégée. Déjà, les Nouvelles de Versailles aimaient titrer chaque lundi, dans leur page sport, les exploits de la jeune fille. Au collège, les autres professeurs lui souriaient. Les filles la saluaient. Certains garçons, même, s'approchaient d'elles, étonnés de cette fille plate et mal vêtue, aux allures un peu gauche, qui s'octroyait peu à peu la lumière de la cour de récréation.

En juin, petit miracle, les championnats régionaux d'athlétisme jeunes se déroulaient à Versailles, au stade Montbauron. Son stade ! Plein comme un œuf. Les six mille places étaient prises. Par les parents, les frères, les tantes, les amis, des centaines d'adolescents qui s'affrontaient dans les multiples compétitions et les nombreuses catégories d'âge. Lola était inscrite en minime, pour le « kilo », les mille mètres. Les deux tours de stade et demi. La distance mythique.

Le soleil chauffait un azur léger, presque blanc, qu'accompagnait une brise évanescence, pareille à une jeune mariée enroulée de gaze, évaporée, dansante, inconsciente de cette joyeuse agitation qui avait envahi l'enceinte sportive. Lola s'échauffait dans l'immense brouhaha des gradins, des sifflets des arbitres, des contestations des sauteurs, des poids s'écrasant dans l'herbe tiède, des javelots poignardant la terre, des corps des perchistes sur les matelas bleus. Mille mètres à plat. Moins de trois minutes d'effort. Une éternité ! Avec gourmandise, Lola attendait le départ, impatiente de se lancer sur cette piste. De vaincre.

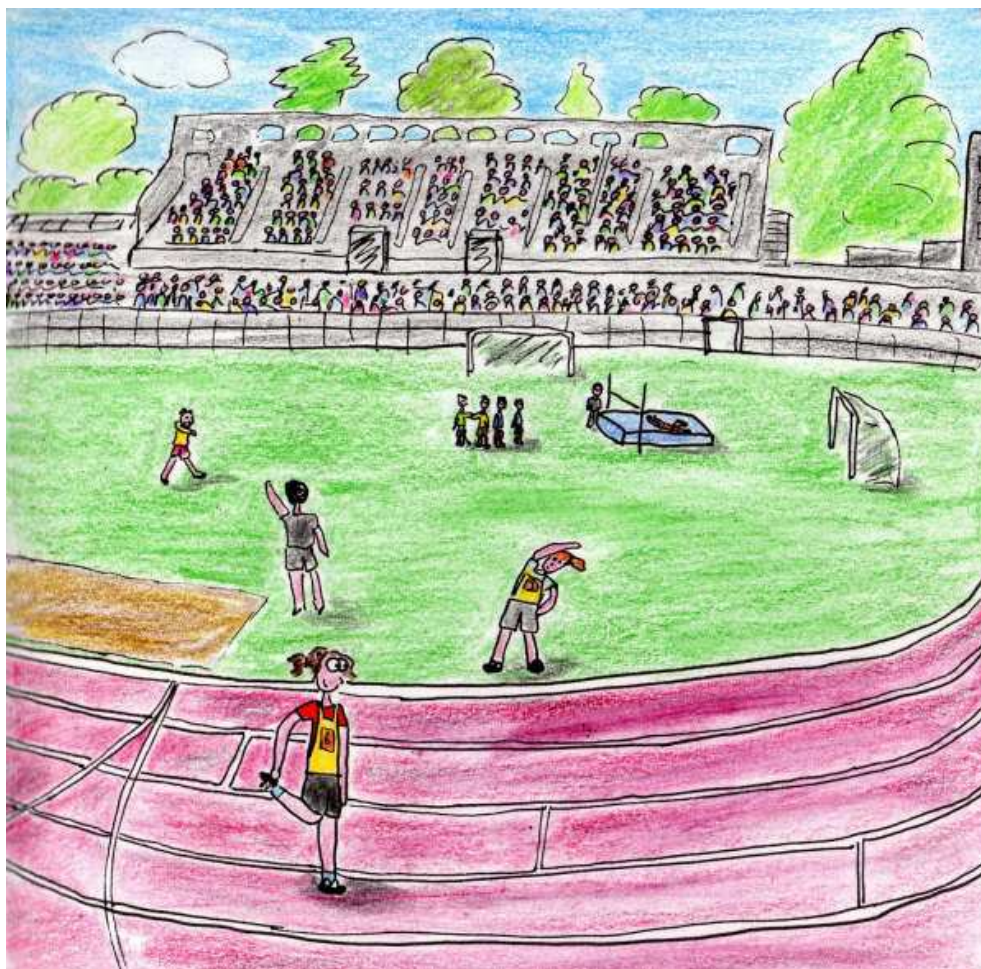
Le premier tour est toujours sans histoire. La lièvre caracolait cheveux aux vents. Une grande fille à la peau laiteuse, couverte de tâches de rousseurs, sur les épaules, les mollets, le haut du dos. Lola se cachait dans sa trace. La petite brune trapue, à ses côtés, la surveillait du coin de l'œil. Le peloton, juste derrière, battait la mesure, de ses dix mille pieds frappant la piste en rythme sauvage.

Le deuxième tour fait parfois des ravages. Lola eut juste le temps de s'écarter un peu pour laisser passer les tâches de rousseurs qui s'effondraient. Déjà ? Eut-elle le temps de penser. La brunette restait à côté d'elle. Une blonde les rattrapait. Une course à trois. Le peloton résonnait au loin. Il devenait murmure. La cloche. Le dernier demi-tour.

Une longue mélodie s'évapore alors des travées du stade. Un chant nouveau, qu'elle n'avait jamais entendu. Les mêmes mots, qu'elle ne comprenait pas tout de suite. Des mots inconnus, dont elle ne savait pas qu'il lui était destiné :

Lo ! La ! Lo ! La ! Lo ! La ! Lo ! La ! Lo ! La ! Lo ! La ! Lo ! La ! Lo ! La !

Tout le stade s'était mis à chanter, pour la régionale de la course. Cent mètres, encore. Chaque cri emportait ses semelles, qui s'envolaient au dessus de la piste. La brune avait disparu.



Cinquante mètres. Lo ! La ! Lo ! La ! Lo ! La! Lo! La blonde luttait contre l'air qui fuyait ses poumons. Le corps cassé, elle s'accrochait à ses bras. Lola suivait.

Trente mètres. La ! Lo ! La ! Lo ! La ! Le grand pré, les courses avec Habélard. Elle voyait son encolure, la pointe de ses oreilles qui la surveillait. Elle pouvait le rattraper. Elle en était sûre.

Quinze mètres. Lo ! La ! Lo ! Un dernier saut. Lola croisa le regard bleu de l'autre, un regard de détresse, un regard perdu, un regard qui disparaît, dans l'affaissement du corps, quand l'ultime foulée manque juste un peu de force pour s'arracher de la terre.

Dernier mètre. La ! Le fil rouge qui explose. Habélard qui renâcle, secouant sa tête fière, vexé de sa défaite.

Lola levait les bras dans le ciel bleu.

Pour une fois, sa mère et son père avait assisté à sa course. Un mélange d'étonnement, d'incompréhension et de fierté, un peu, aussi, se lisait sur leur visage. Mademoiselle François leur expliquait les qualités incroyables de leur fille. Sa carrière future. Les victoires possibles. Les records, qui sait ? Sa mère fronçait les sourcils, pendant qu'ils sortaient tous du stade.

Quelle carrière ? Disait-elle. Nous pensions prendre Lola en apprentissage chez nous pour en faire une bonne vendeuse.

Alors, la jeune professeur d'éducation physique se fit pédagogue. Elle ne doutait pas que Lola pût être une excellente vendeuse. Mais avant, il lui semblait intéressant de tenter l'aventure sportive. Un an, deux ans, trois ans. Juste un essai. Et puis voir. Ce serait selon les résultats de Lola. Elle sortit le grand jeu. Le sport-étude au lycée, à Maurepas.

Mais, c'est très loin d'ici, s'exclamait sa mère.

Mademoiselle François s'occuperait de tout. Elle venait d'ailleurs d'être nommée responsable de la section, appartement de fonction à la clé, au sein même de l'établissement scolaire, et leur proposait de loger Lola pendant la semaine, pour leur éviter les désagrément de devoir trouver une pension ailleurs.

D'accord, acquiesça son père.

Après tout, pensait-il, il n'était pas certain que Lola pût être une bonne vendeuse. Il préférait en embaucher une vraie.



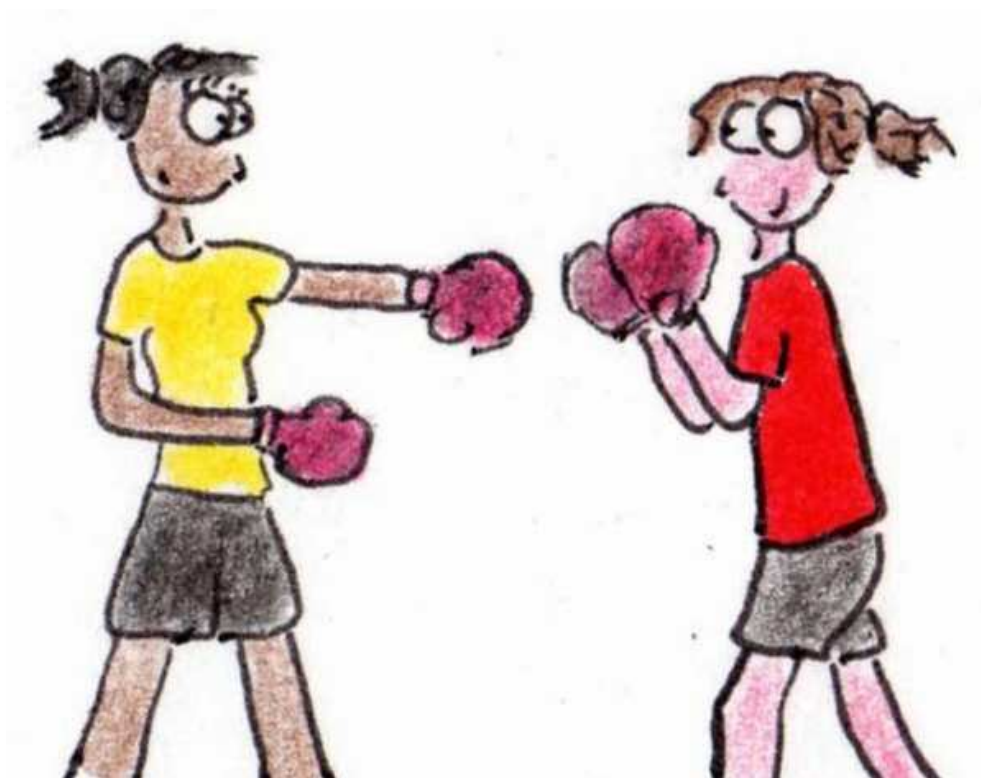
Les années cadettes ne furent pas si faciles. Derrière son sourire et sa bonne humeur, Agathe-Aglé savait se montrer intransigente, pour le bien de sa protégée. Lola aimait les courses, les compétitions, les victoires. Mais pendant deux ans, Mademoiselle François restreignit ses participations de manière drastique.

Combien de jeunes, aussi prometteuses que toi, se sont grillées à seize ans ? Expliquait-elle. A force de courir tous les week-ends, n'importe où, n'importe comment, elles explosent, elles s'arrêtent, leurs corps n'en peuvent plus. Tu es en pleine puberté, n'oublie pas. Tu dois te construire, petit à petit.

Lola voulait courir, elle l'emmenait à la piscine. Pour solidifier son corps dans l'harmonie. Trouver dans l'eau l'énergie dont elle aura besoin sur la terre. Enchaîner les longueurs monotones pour que l'intensité des courses reste toujours éclatante. Respirer l'air chloré et confiné des piscines avant de goûter l'atmosphère électrique des stades. Agathe-Aglé s'avérait aussi une remarquable nageuse. Lola s'amusait à la poursuivre. Leur compétition amicale réveillait en elle

des envies de victoires. Elles se battaient dans l'eau des heures. A toute vitesse.

Lola voulait courir, elle l'emmenait sur le ring. Pour l'effort, la sueur, le combat contre soi-même. Enfiler les gants de boxe avant de chausser les pointes. Agathe-Aglaré possédait en outre un sacré gauche. Surprise une fois, deux fois, trois fois, Lola se mit à esquiver, à feinter. Elle se prit au jeu. Son instinct sauvage revenait à la surface. L'acuité de ses sens se développait. Elle apprenait à voir sans regarder. A entendre sans se retourner. A comprendre le geste de l'autre avant sa genèse. A penser par le regard de l'autre. Par sa respiration. Par le battement des cœurs. Par la trace des pieds sur le sol.

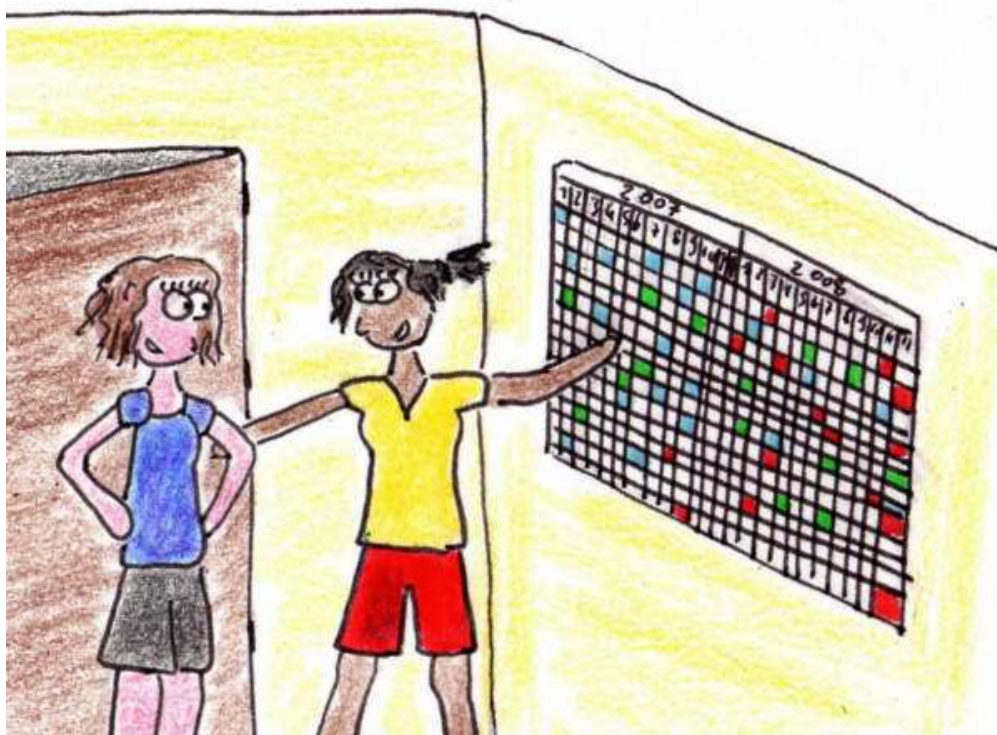


Lola voulait courir, elle exigeait d'elle de bons résultats scolaires. Agathe-Aglaré ne lui demandait pas d'exceller partout, mais dans les matières qu'elles jugeaient indispensables à sa vie future. Si les mathématiques lui paraissaient superflues, en revanche, elle ne pouvait pas faire l'impasse sur le français, l'anglais, l'histoire.

Si tu ne sais pas écrire, ni lire, ni t'exprimer, quel combat pourras-tu mener ? Si tu ne comprends pas l'anglais, comment pourras-tu

diriger ta carrière internationale ? Quant à l'histoire, expliquait-elle avec véhémence, elle t'apprendra à reconnaître les gangrènes du passé, l'esclavage, la colonisation, l'absolutisme, les dictatures ...

Alors, Lola s'acharnait dans ses livres, en maugréant, en rechignant, en soufflant. Elle pleurait, parfois. Mais Agathe-Aglaré savait toujours, au creux de l'orage, aménager un petit jardin coloré, à l'abri du vent et de la pluie. L'hiver, elle lui préparait un chocolat odorant, couvert de mousse fumante. L'été, elle grillait du poisson sur un barbecue de fortune dans la cour du lycée, qu'elle arrosait de sauce chien. Ou elle l'emmenait soudain en ballade, n'importe où. Voir un film débile à Paris. Manger des nems dans un restaurant chinois. Se faire masser les doigts de pieds chez un ami à elle.



Mais les années juniors ne furent pas faciles non plus ! C'était l'année du bac et des premières compétitions internationales ! Agathe-Aglaré avait colorié sur un grand calendrier large de deux années toutes les courses auxquelles Lola participerait. Du bleu pour les courses locales sur les pistes d'Ile de France. Du vert pour les grandes rencontres françaises de jeunes. Et le rouge, le grenat, le pourpre, l'écarlate, le vermillon pour le reste du monde. Lola se prenait à rêver devant ces villes si lointaines, ces petits points noirs qui se postaient comme des crottes de mouche sur les mappemondes

de la classe de géographie. Elle se voyait sauter de Sydney à Oslo, courir de Gdansk à Toronto, regarder le lever du soleil à Osaka et voir ce même soleil mourir dans la baie de San Fransisco. La terre devenait toute petite, soudain.

Au bout du calendrier se tenait un grand rectangle cramoisi, sur lequel Agathe-Aglaé, au feutre blanc, avait dessiné en relief cinq lettres magiques, qui brillaient d'un éclat inconnu : M O N D E ! Le championnat du monde d'athlétisme junior. A Saint-Denis. Au Stade de France. Là où l'équipe de football avait réussi un exploit qui lui rappelait sa toute petite enfance. Mais d'abord, il fallait réussir les minima, les records à partir duquel elle pouvait s'inscrire. Et choisir la bonne épreuve. Huit cents mètres ou mille cinq cents mètres ? Elève et professeur hésitaient. Les quatre minutes d'efforts à tenir semblaient beaucoup à Lola, mais Mademoiselle François réussit à la convaincre que ses qualités de résistance et d'endurance lui permettraient d'éliminer ses adversaires.

Alors, ce fut une longue quête de podiums et de médailles. Septième à Rome, en pleurs, devant le Colysée. Troisième à Angers. Deuxième à Berlin, déçue, à cause de la pluie qui l'avait fait glissé. Éliminée en demi-finale à Mexico, la touffeur, l'altitude, les cris des supporters. Puis de nouveau deuxième à Nice, en maillot de bain sur les galets gris de la baie des Anges, étonnée par ces vaguelettes d'argent, incandescentes sous le soleil. La médaille d'or à Copenhague, assise sur le rocher de la petite sirène dans le doux soleil printanier des hommes du nord. Une autre médaille d'or à Londres, malgré des anglaises têtues et accrocheuses, qui étaient restées groupées toute la course, puis une promenade toutes ensembles sur la Tamise, où l'anglais de Lola prenait des accents étranges, qui les faisaient rire en cascade. D'autres désillusions à Johannesburg, quelques étincelles à Wellington, et le sourire de Shanghai, les longues ballades en sampans, le clapotis des rames, les rires des enfants.

Sortie de son cocon de soie drue, Lola devenait femme. Belle, gaie, sûre d'elle même. Elle arpentait sa nouvelle existence d'un pas élastique. Aussi grande qu'Agathe-Aglaé, on les prenait souvent pour deux sœurs, malgré leur couleur de peau. Les coureurs d'autographes ne manquaient pas de les solliciter, l'une et l'autre. Car on les confondait encore, leur notoriété naissante s'accrochait à ces rares émissions de télévision où elles apparaissaient ensemble, vêtue du même sourire. L'une plus timide, l'autre plus posée. Elles devenaient l'avenir de l'athlétisme français.

Très vite, le rectangle cramoyisé des championnats du monde de Saint-Denis devint une réalité, pleine d'images, de bruits et d'électricité. Les épreuves duraient une semaine complète, dans la lumière si dense des fins d'août. Lola et Agathe-Aglaré étaient logées dans un quatre étoiles très chic, aux frais de la Fédération Française, qui comptait beaucoup sur sa nouvelle star montante. Les caméras campaient dans les salons feutrés du palace, à l'affût d'un sourire, d'une confiance, d'une crise de nerf. Lola s'amusait de cette ambiance. Elle retrouvait d'autres filles, croisées au hasard de ses voyages, les cubaines, aux fous rires permanents, les kényanes et les éthiopiennes aux yeux brillants, les russes aux longues chevelures blondes, tout droit sorties de contes de fées enneigées, sans oublier les fameuses anglaises rencontrées sur la Tamise, hantées par Shakespeare et Virginia Woolf.

Les quarts de finales débutaient dès le premier matin, le lundi, dans l'engourdissement des premières foulées. Les stadiers se mettaient en place. Les dernières lignes blanches se peignaient à la va-vite. Les encarts publicitaires s'entassaient encore dans les virages, posés aléatoirement dans des équilibres instables. Les arbitres entraînaient leur sifflet, par coups brefs, irritants, qui déchiraient les oreilles. Les premiers flots de spectateurs s'épanchaient sur les gradins, en silence, étonnés par l'immensité du stade. Des petits drapeaux du monde entier dansaient dans l'air joyeux. Lola, sautillant en bout de piste, reniflait quelques odeurs de saucisses grillées, qui cuisaient en cachette dans un recoin de béton.

Les haut-parleurs et les écrans géants s'invectivaient mutuellement, dans un anglais coloré qui reprenait en écho les multiples annonces des officiels de la Fédération Internationale, tout de jaune vêtu.

Premier couloir. Première tension. Lola scrutait la piste vide, devant elle. Sans un regard pour ses concurrentes. Quatre minutes. Quatre minuscules petites minutes, pour ne pas perdre. Tenir cette course, sans d'autre objectif que de finir dans les trois premières. Le départ. Les premiers mètres. Facile. Lola s'envolait comme un engoulevent, ses pieds touchant à peine terre. Elle se savait bien meilleure que quiconque à ses côtés. A la cloche, elle se relevait. Inutile de gagner cette course. Elle laissait de bon cœur la victoire à une petite kényane aux délicieux cheveux frisés, qui se jeta dans ses bras à l'arrivée, ivre de joie.

Agathe-Aglaré jugea le temps et la course avec satisfaction. Enroulant Lola dans un voile duveteux, elle lui chuchota quelques

mots à l'oreille, qui les firent rire. Puis elles passèrent devant la longue file des journalistes, qui leur posaient toujours les mêmes questions, auxquelles il fallait donner les mêmes réponses, apprises par cœur. Les télévisions. Le petit laïus habituel à chaque chaîne, l'une après l'autre, pour ne pas faire de jalouses.



Lola courut sa demie finale le mercredi soir. L'air ambré se détachait par morceau vers le fond de l'arène. Les premières ombres caressaient l'herbe rase, avant d'être chassées par les projecteurs. La foule scandait son nom. Elle en avait pris la douce habitude. L'atmosphère humide du crépuscule, poisseuse, collait à ses cheveux. Mais la course serait facile. Les africaines s'affrontaient dans l'autre demi-finale. Cependant, un certain agacement l'avait prise, quand elle avait su qu'on lui avait donné le huitième couloir pour le départ.

Le départ fut rapide. La lièvre russe ne lâchait rien. Ses couettes blondes sautaient devant Lola, pareil à deux jeunes lapins de garenne, qui se seraient égarés sur la pelouse de ce stade immense. Une musique de foire transperça l'air. Les hauts parleurs éructaient le podium de la perche masculine, sous des tonnerres d'applaudissement dédiés au vainqueur, français. Lola sentit un certain abandon, cent mètres avant l'arrivée. Le public s'intéressait à quelqu'un d'autres ! Elle laissait filer les deux anglaises, qui avaient pris la place de la russe. Troisième, cela lui suffisait, pour accéder à la finale. Vingt mètres, encore. Elle aperçut trop tard la chinoise au visage de porcelaine, qui la doublait sur la droite. L'accélération de la dernière foulée ne servit à rien. Le stade s'était tu, soudain. Un silence lourd tombait sur les gradins. Tête basse, Lola quittait la piste, fuyant le regard noir d'Agathe-Aglaé, plein de colère, qui l'attendait sous le tableau moqueur des résultats. D'un geste plein de rage, elle écarta les journalistes qui lui tendaient des micros inquisiteurs.

Tu n'es pas allée au bout de ton effort, Lola ! Lui reprochait Agathe-Aglaé.



Alors, il fallait attendre l'arrivée de l'autre course, puisque il restait deux places pour la finale, attribuées selon les temps. La lutte entre les kenyanes et les éthiopiennes était intense, si intense que l'une d'elles chuta lourdement sur la piste, ralentissant l'ensemble des concurrentes. Lola était qualifiée. Mais Agathe-Aglaré la sermonnait encore, tard dans la nuit, dans leur chambre d'hôtel, devant un thé glacé.

Non, je suis désolée de te le dire, mais tu ne mérites pas ta finale ! Non, tu ne la mérites pas !

Le lendemain, à l'échauffement, sous le soleil rieur de l'été, tout était oublié.

La finale était programmée le dimanche, à seize heures. Lola commençait dans le couloir trois. A sa gauche, deux kenyanes, à sa droite, les deux anglaises, la chinoise, puis deux éthiopiennes. Cette fois, les gradins chantaient son nom en farandole. Quatre vingt milles poitrines criaient « Lola ! Lola ! ». Dans sa concentration, la toute jeune femme visualisait les naseaux de Habélard, qui la chatouillait sous la tente rose-bonbon. Elle distinguait aussi avec une netteté surprenante la longue colonne de fourmis grises, qui déambulaient sur les piquets, inquiètes de ce long intrus qui avait crevé leur fourmilière. Les fourmis s'agglutinaient, leur millier de pattes couraient avec vigueur sur la piste écarlate, nappée d'un soleil de juillet éclatant. Le coup de feu claqua dans le pré. Chaque fille prit sa place sur le tartan. Il n'y avait pas de lièvre, car toute pouvait prétendre accrocher une médaille. Lola restait collée à la troisième place, derrière les deux meneuses éthiopiennes. Leur maillot vert et rouge aspirait la lumière. Tiendraient-elles jusqu'au bout ? Une des anglaises forçait le rythme, aux mille mètres. Pourquoi ? Je ne comprends pas, se demandais Lola. Elle devait accélérer aussi. L'air entra dans ses poumons largement ouverts. Elle se sentait animale, féline, carnassière. Elle avalait la plus grande des éthiopiennes, l'anglaise sur ses talons. Deux cents mètres encore ! La seconde éthiopienne perdait du terrain. L'anglaise en tête, Lola, la petite kenyane frisée, la chinoise qui revenait dans un souffle. Cinquante mètres. L'anglaise restait fragile. D'un coup de rein, elle la gommait du paysage. Vingt mètres. Au coude à coude avec la kenyane. Dix mètres. Cinq mètres. Lola passa dans un trou d'air, d'un fil, d'un rien. Le stade vrombit. Explosait. Les hauts parleurs chantaient à tue-tête. Lola semblait doucement dans l'étreinte d'Agathe-Aglaré. Elle était championne du monde. Elle ne

comprenait pas. Jolly Jumper et Habélard trottaient tranquillement dans sa tête.

Tout allait si vite. Les interviews. Les télés. Les mains qu'il fallait serrer. Les joues qu'il fallait embrasser. Les tonnes de fleurs bêtement coupées, qui s'accumulaient dans ses bras, et l'enivraient de leur parfum indolent. Le drapeau bleu-blanc-rouge dans lequel il fallait s'enrouler. Faire le tour du stade. Lever la main. Saluer tous ces visages inconnus qui riaient de bonheur. Les petites filles qui couraient dans ses jambes. Attendre le podium. Monter tout en haut. Les immenses drapeaux qui descendaient du ciel, avec tant de solennité, dans les accords étranges d'une Marseillaise emportée par la brise de l'été. Ce n'était pas sa première médaille d'or, mais celle-ci pesait d'un drôle de poids sur sa poitrine. Elle pensa à ses parents, soudain.



La cérémonie passée, fourbue, éreintée par cette folle semaine, elle revenait au vestiaire avec Agathe-Aglaré. Un homme mince, aux

cheveux poivre et sel, couleur de loup, un rictus affamé collé sur ses lèvres, dévoilait curieusement les dents, au milieu du couloir qui serpentait sous le Stade de France. Un badge officiel pendait avec négligence à son cou. Il leur serra la main.



Je suis Luc Morel. Bravo Lola ! Je suis le Directeur Technique de l'équipe féminine française de demi-fond. Tu as fait un parcours exceptionnel dans ces championnats du monde ! Je vais m'occuper de toi pour la préparation aux Jeux Olympiques de Londres. Tu es devenue notre plus grande chance de médaille féminine. Je t'intégrerai à l'équipe actuelle.

Agathe-Aglaé se taisait. Lola roulait de grands yeux interrogateurs.

Mais, c'est Agathe-Aglaé mon entraîneur ! Se récriait-elle.

Bien sûr ! Mais maintenant, tu n'es plus junior. La Fédération a le devoir de suivre ta carrière. Mademoiselle François appartient à

l'Education Nationale, pas à la Fédération. Mais je l'autoriserai à m'accompagner dans les entraînements, bien sûr ! Précisait Luc Morel, sur le ton de la confiance, avec force clins d'œil et gestes doucereux.

Lola détestait le poids de sa main, sur son épaule, pendant qu'il lui parlait.

Elle promena sa victoire tout l'été, de meeting en meeting. Son portrait fleurit sur les chambres des jeunes filles, détrônant d'un coup quelques chanteuses du même âge. Elle monopolisait malgré elle les émissions débiles des soirées télévisées, apprit à parler pour ne rien dire, sourire à des animateurs méchants, éviter l'haleine avinée d'invités bavards, sans se faire aucun ami dans les paillettes tristes et usées du show-business. A Noël, elle devint la révélation de l'année, fit une nouvelle fois la une de l'Equipe et du magazine Elle, participa aux faux réveillons enregistrés de la Une et de la deux.

Lola fatiguait.

En janvier, Agathe-Aglaré partit en Guadeloupe, pour veiller sur sa grand-mère malade. Elle y resta. Le printemps pluvieux et gris emmena Lola vers sa préparation aux Jeux Olympiques de Londres. Morel, en survêtement rouge, sifflait, frappait dans les mains, criait, donnait des ordres, s'époumonait pour un rien, prenant son équipe de filles pour une bande d'idiotes. Sans compter les allusions, toujours ses petits clins d'œil, ses mains baladeuses sur les fesses de l'une, ou l'épaule d'une autre.

Lola se lassait.

Les Jeux Olympiques de Londres commençaient sous un crachin d'été, gris et léger, qui grossissait les eaux épaisses de la Tamise. La cathédrale Saint-Paul, malgré son dôme rond et goguenard, semblait s'ennuyer ferme. Lola avait retrouvé ses camarades anglaises, mais les promenades en bateau sur le fleuve sombre n'avaient plus les mêmes saveurs qu'autrefois. Chacune décortiquait ses chances de médaille, derrière une certaine langue de bois. Les sourires s'étaient figés. Sans compter la présence de Morel, ses yeux de hyènes, inquisiteurs, toujours sur le qui-vive, au cas où une fille dévoilerait quelque secret d'entraînement.

Lola se languissait de la présence d'Agathe-Aglaé. Elle avait promis de venir, mais sa grand-mère, presque mourante, l'accaparait sous les palmiers de son île. Les premières épreuves qualificatives avaient lieu deux jours plus tard. Dans sa chambre d'hôtel spacieuse, mais froide et sans vie, Lola laissait ses yeux à la dérive sur les images des Jeux, qui tournaient en boucle sur toutes les télévisions du monde.

La télévision. Mélancolique, elle se rappelait d'avoir refusé la vieille télé de Monsieur Robert. Une éternité. Le grand pré. Le sevrage de Habélard. Leurs courses folles à travers les hautes herbes. Lui qui l'attendait derrière la clôture, à la sortie du collège. La lumière des chemins creux, filtrée par les feuillages abondants des châtaigniers. L'odeur de la terre argileuse, après la pluie, quand les escargots s'amusaient à dévaler les ravines. La naissance du poulain. Aïcha, si fière.

Déjà, Lola renfilait ses baskets. La porte de sa chambre claqua derrière elle. Elle courait dans les rues de Londres, tête nue, insensible à la pluie fine qui refusait à l'été sa part de soleil. Elle courait le long de l'eau boueuse. Sa poche vibra, sous les assauts répétés de son portable. Morel ! Avec fureur, elle lança le téléphone dans la Tamise, sans se retourner. Elle reconnaissait Saint-Pancras, l'architecture délicate de verre et d'acier qui semblait l'appeler. Sans réfléchir, l'Eurostar l'emmenait déjà à toute vitesse. Londres disparaissait derrière les reflets des vitres du train. Le tunnel. Paris. La Gare du Nord. Un métro. Un autre. Encore un train. Une petite gare de campagne verdoyante. Au hasard. Personne.

Lola courait encore. Des collines douces serpentaient au dessus du bocage. Elle reconnaissait les parfums des fleurs des champs. Le bruit de la terre qui s'accrochait à ses semelles. La saveur des fougères qui se trémoussaient dans un murmure. Lola se sentait courir de plus en plus vite. Happée par les chemins invisibles que traçait la brise au creux des prés. Elle avait l'impression de s'allonger. Ses jambes devenaient immenses, ses cheveux devenaient crinière flottant dans le vent, loin derrière elle. Ses narines s'ouvraient avec force, l'air envahissait ses poumons comme jamais, immenses, profonds, en résonance avec la campagne environnante. Ses bras n'étaient pas en reste. Ses mains frémissaient. Ses paumes avaient faim de terre, ses ongles devenaient sabots. Elle battait maintenant l'herbe mouvante de ses quatre membres. Pour aller plus vite encore. Elle passait d'une allure à l'autre, s'amusant de l'amble et du trot, raffolant du galop.

Sa queue battait l'air avec force. Des senteurs délicates de luzerne et de trèfles chatouillaient ses naseaux.

Elle s'arrêta. Elle regarda le ciel clair de ses grands yeux doux. Elle était heureuse. Près d'elle, Habélard lui souriait, ému de son retour.



FIN DE L'HISTOIRE